

Bruno Geneste

Conclure de travers *

Le 10 janvier 1978, dans *Le Moment de conclure*, Lacan définit la fin de l'analyse : « La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire, il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »

Dans le travail de cartel que nous avons mené, avec Sandrine Vauquelin, Ahmed Djihoud, Jean-Christophe Ollivier et Philippe Bardon comme plus-un, je me suis penché sur « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », un texte de 1945, réécrit en 1966, texte difficile dans lequel Lacan individualise ces trois temps logiques – *instant du regard*, *temps pour comprendre* et *moment de conclure*.

Je n'en ferai pas ici une lecture, je relèverai seulement le point qui m'a intéressé à partir de cette formule qui décide le prisonnier à se diriger vers la sortie. Rappelons le contexte. Ils sont trois, chacun avec un rond blanc ou noir dans le dos, sachant qu'il n'y a dans le jeu de chasubles que deux ronds noirs et trois ronds blancs. Le premier qui trouvera sa couleur sera libre. On connaît la fin de l'histoire, tous concluent qu'ils sont blancs et se précipitent d'un même mouvement vers la sortie.

Mais que faire de cette conclusion qui décide de l'acte, « Je suis blanc » ? Être un blanc, c'est d'abord au sens où rien dans la chaîne signifiante ne peut et ne pourra jamais représenter le sujet ; le sujet est un blanc, une pure supposition, que nous habillons d'une hypothèse d'*existence*, hypothèse qui permet de faire le chemin de la cure, tant pour l'analyste que pour l'analysant. La question est aussi de conclure à partir de cela, et de signer, non pas en blanc, mais par la définition des lignes qui contournent ce blanc dans l'être qui nous destine au seul statut de parlêtre. La formule qui m'est venue en préparant une soirée de notre cartel est que

* [↑](#) Texte présenté à la première Matinée des cartels du Pôle 13 Bordeaux-Σ, le 30 mai 2026.

cette affirmation « Je suis un blanc » est à signer d'un acte. Si elle suit une longue cogitation logique, elle n'est pour autant pas pensée comme certaine, mais agie avant que d'être certaine. C'est une conclusion en acte, et non en pensée, c'est la conclusion de ce que nous nommerons ici un *parl'acte* pour définir le parlêtre dans ses ultimes conséquences, celles du « dire » et de l'acte. Donc, ce que nous indique cet apologue n'est pas tant du côté du *pensêtre* – vaine croyance du parlant le situant au seul lieu de l'Autre – que du *parlêtre* et du *parl'acte*.

Je voudrais déplier un peu ce point à l'appui du texte du « Temps logique », mais également des suites que Lacan lui a données, et ce en maintes occasions, même si je m'en tiendrai ici à quelques remarques faites dans le *Séminaire XX*, et en m'appuyant également sur le travail d'Erik Porge, *Se compter trois, Le Temps logique de Lacan* (1989).

Division pure

Impossible de reprendre ici l'apologue, mais seulement quelques articulations. Sa solution « idéale » comporte trois temps, dont Lacan va dénoncer l'erreur logique pour faire intervenir deux scansions suspensives, deux arrêts et deux départs pour aboutir à la conclusion finale. Cette solution idéale est répétée en deux tours, comme il le dit de l'analyse en 1978 pour que la répétition mène à la certitude de fin.

Ces scansions suspensives consistent à refaire le raisonnement, puis à constater un progrès logique, à refaire de nouveau la déduction « Je suis blanc », à repérer enfin l'insuffisance de la déduction pour urgemment conclure afin de rattraper un temps de retard à s'être de nouveau suspendu dans la déduction. Je m'affirme *dans la hâte de conclure* que je suis blanc. Il faut que je dise que je suis blanc de peur que je ne puisse plus reconnaître que je ne suis pas noir. L'acte de conclure anticipe sur la certitude de l'assertion.

Néanmoins, Lacan conservera à sa propre solution la dénomination de sophisme, la solution du paradoxe ne le levant pas et présentant la contradiction logique d'une façon telle qu'il faille en reparcourir en deux tours les étapes pour en réfuter l'erreur et la résoudre. Lacan se sert de l'apologue comme point d'entrée de sa conception du sujet. Ira-t-on ainsi jusqu'à dire que le sujet lacanien est sophistique ? Pourquoi pas, si l'on considère avec Freud que l'emploi du sophisme est une présentation de la vérité, en l'occurrence celle du sujet de l'inconscient, laquelle ne se réalise que dans l'acte pour nous indiquer la dimension véritable du sujet comme pure coupure.

Ce temps logique terminal, le moment de conclure, est celui d'une subjectivation qui comporte un apparent paradoxe, puisqu'il porte en lui le trait d'une désobjectivation qui culmine dans l'acte. Le sujet produit est délocalisé, non identifiable aux protagonistes A, B et C : « L'assertion de certitude du sophisme vient [...] à se *désobjectiver au plus bas* », note Lacan ¹. Et Porge de noter que la désobjectivation « est l'émergence du sujet dans la subjectivation, c'est-à-dire dans une forme du sujet ² ». Quelle forme invoquer pour ce sujet que l'acte fonde, sinon celle d'un sujet engendré comme « division pure ³ », mais aussi « un-en-plus », « effet d'un », soit un Un non numérable, pas-pris-dans-le-compte des trois impliqués dans l'expérience collective, une expérience qui est toute à même de pointer identité et différence, multiplicité et unité, singularité et identification ⁴ ?

Du paraître au paradoxe et au par-être

« Le temps logique », pour une part, se fonde sur un « paraître blanc ou noir », le regard y étant l'objet au moyen duquel tourne une expérience mettant en jeu l'identification. Supposés au départ différents à hauteur de 2/3 (2 noirs/3 blancs), ils sont rendus identiques entre eux dans l'acte en même temps que l'acte sépare chacun des deux autres.

Pour autant, nous pourrions introduire qu'il y est question de *par-être*, tel que Lacan l'écrit dans le *Séminaire XX*, terme qu'il conjugue : « Je par-suis, tu par-es, il par-est. » Il ajoute : « C'est au point même d'où jaillissent les paradoxes de tout ce qui arrive à se formuler comme effet d'écrit que l'être se présente, se présente toujours de par-être ⁵. » Je relève le terme de paradoxe, qui n'est pas étranger à notre « Temps logique » et à sa valeur sophistique, dont la solution n'est qu'une écriture rigoureuse qui ne le fait pas disparaître. Nous devenons là en mesure de passer du paradoxe au *par-être*, l'être *para* s'échouant sur les bords de l'être, où gît l'incommensurable de l'objet logique. Pour Lacan, nous ne pouvons que *par-être*. « Ce à quoi il faut nous rompre, c'est à substituer à cet être qui fuirait le par-être, l'être à côté ⁶. »

1.  J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 210.

2.  E. Porge, *Se compter trois, Le Temps logique de Lacan*, Toulouse, Érès, 1989, p. 111.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 189-192.

4.  Le sujet du « Temps logique » est à la fois un et multiple. La division joue sur plusieurs plans. A, B, C = 1, 1, 1. Mais aussi A + B + C = 1 ; A, B, C chacun pareil et chacun différent. A n'est pas identique à A. Chacun est à la fois A et B/C ; chacun n'est A qu'à être en même temps B et C. Voir E. Porge, *Se compter trois, Le Temps logique de Lacan, op. cit.*, p. 103-104.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 44.

6.  *Ibid.*

J'anticipe maintenant un peu, puisque je développerai ensuite ce qui me semble faire le joint entre l'hypothèse sujet et le *par-être*, c'est-à-dire l'objet *a*. Cette question du *par-être*, qui porte en germe la séparation (« séparêtre » : serait-ce un autre nom de fin ?), est complexe, mais je ferai l'hypothèse qu'il y est question du symptôme. L'identification au symptôme serait-elle résolutive de ce qu'il n'y a pas d'être identifiable, mais que *par-être* ? Après le fantasme comme formule d'existence, nous avons le symptôme comme fixation d'un être de jouissance chez le parlant. « Jouissance opaque, d'exclure le sens ⁷ », dira plus tard Lacan, ainsi que jouissance à dévaloriser sous peine qu'elle se nourrisse de sens pour en devenir folle.

La dévalorisation de cette jouissance serait-elle ce qui permet de signer par l'acte ? Un *parl'acte* ne fait pas que parler mais se soutient de signer un dire par l'acte qui le précède.

Conclure de travers

J'en viens à mon dernier développement, qui fait retour sur l'objet petit *a* impliqué dans l'apologue et que Lacan nommera de ce fait « l'objet hâte ». Pas de séparation, dirons-nous, sans l'objet hâte et le rapport d'incommensurabilité qu'il introduit. Pas de séparation sans l'incommensurabilité du rapport entre les prisonniers, contrairement à la foule qui se fonde sur la commune mesure, la colle que produit le rapport commun entre les moi des individus et le meneur ; c'est un thème que nous avons largement discuté dans notre cartel, découvrant sur ce point les recherches de Bion sur les petits groupes, où Lacan ira trouver son idée du cartel.

Dans *Encore*, Lacan revient sur « Le temps logique » pour montrer que l'objet *a* permet à l'intersubjectivité d'aboutir à une issue salutaire. Chacun des sujets n'est pas un entre autres, mais est, par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensée. Ainsi, chacun n'intervient dans ce ternaire qu'au titre de cet objet *a* qu'il est sous le regard des autres. Donc, en réalité, ils sont, non pas trois, mais $2 + a$, que Lacan réduit à $1 + a$. « C'est en tant que, du petit *a*, les deux autres sont pris comme Un plus *a*, que fonctionne ce qui peut aboutir à une sortie dans la hâte ⁸. »

Ce dont se sert Lacan ici, c'est la division anharmonique. Celle-ci consiste à reporter sur un segment trois longueurs dont deux sont chacune égales à 1, et une autre plus petite dont le chiffrage de 0,618... est égal à petit *a*, posé comme l'inverse de la proportion d'or (1,618...) ⁹. La projection

7.  J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 570.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 48.

9.  Notons qu'avec cette valeur de *a*, $1/a$ égale $1 + a$.

de a sur Un révèle l'incommensurable de a à 1 ; il y a un reste inéliminable, vers lequel convergent les opérations de la répétition, seraient-elles soutenues de leur mise en fonction en puissances paires ou impaires. Cette division anharmonique a permis à Lacan de montrer, dans *La Logique du fantasme*, à partir du nombre d'or la limite du « Je pense » cartésien et son moment de rupture. Le « Je suis » ne se dérobe pas à l'infini dans le *Cogito* cartésien. J'affirme que je suis un blanc dans un moment de rupture avec mon « Je pense ». Du « Je pense » au « Je suis », le rapport est incommensurable. L'acte de nommer un rond d'identification lors de la conclusion supplée ce défaut de commune mesure. L'objet à quoi le sujet s'est identifié pendant son raisonnement atteste l'incommensurabilité de son rapport à l'autre en même temps que celui de son « Je pense » à son « Je suis », puisque son « Je pense » est un être pensé par l'Autre.

Il y a dans le chiffrage de la division anharmonique quelque chose qui concerne le moment de conclure, du fait d'un hiatus entre la déduction par laquelle le sujet se pense blanc et l'acte par lequel il l'affirme et qui anticipe sa certitude, faute de quoi il ne saurait plus s'il est ou non dans l'erreur. À ce moment-là, il y a séparation du A et du petit a . « A » est à lire comme l'un des protagonistes de l'expérience (ils sont A, B et C), qui se divise (A/a), et aussi comme l'Autre. Je cite Erik Porge : « Dans le moment où le sujet renonce à son hypothèse fautive et s'objective comme être vu, être pensé, dépendant du regard de l'Autre, il renverse cette aliénation en affirmant une identité. Il affirme un Je qui doit sa certitude [...] au vide d'une anticipation ¹⁰. »

Le sujet prend nom en s'affirmant. Acte de séparation radicale. Au paraître au regard de l'Autre, fait finalement front le *par-être* d'une identification singulière. Ira-t-on jusqu'à dire ici nom de symptôme ?

Je conclus en soulignant une dernière mention du « Temps logique » dans *Les non-dupes errent* du 9 avril 1974. Lacan y dit que, nécessairement, conclure se fait de travers. *Not straightly*, du fait de l'incommensurabilité du a au 1, qui écarte, comme le fait la cure, l'idéalisation de ses visées. Mais, au fond, le désir n'est-il pas ce qui va de travers, et même se pose de travers et en travers ? Ce « conclure de travers », c'est emprunter la diagonale du désir... qu'on ne trouve pas à continuer de tourner.

10. ↑ E. Porge, *Se compter trois, Le Temps logique de Lacan*, op. cit., p. 141.